

HÉCATOMBE POUR UN SERMENT

MYL BERSAL

Edition **S** *cripta*

Et sur l'onde noire de ma triste mémoire,
Flotte un mal souvenir qui oublie de mourir.

« Nul ne possède d'autre droit que celui de toujours
faire son devoir ».

PREMIÈRE PARTIE

I

Le ciel gris et bas qui, toute la journée a pesé sur la ville, accompagné d'un cortège automnal de pluies intermittentes, mais drues et glacées, que chasse dans un jeu sans fin qui n'amuse personne un vent aigrelet, a tenu ses promesses : il s'est transformé en une nuit d'encre, sans lune et sans étoiles.

La chape enserre maintenant une cité endormie dont les habitants, recroquevillés dans leurs antres chauffés, soupirent d'aise sous couettes et couvertures.

Dormez, braves gens, dormez, la conscience en paix !

Le halo distribué parcimonieusement par les réverbères ne révèle que flaques d'eau glauques où se meurent, sales et noirâtres, quelques feuilles, ultimes vestiges d'une splendeur enfuie, pour laquelle les branches nues des arbres esseulés semblent implorer les ténèbres, tels des crucifix.

Soudain, la vieille horloge de l'église sonne une heure ; mais le coup n'a pas résonné, presque honteux de troubler ce calme feutré. Nulle âme ne hante les rues. Et pourtant, là, tapie dans l'encoignure d'un garage, n'est-ce pas une silhouette qui attend, aux aguets, complètement immobile... Homme ou fantôme ? Que cachent le grand manteau et le bonnet enfoncé ?

La pluie a repris sa musique interrompue... Est-ce un signal ?... La forme se met alors en mouvement... Devant elle s'ouvre la rue principale, bordée de maisons à étages,

de garages ou de devantures sans éclairage, aux rideaux baissés.

L'ombre s'avance, se fige devant une porte, hésite un court instant, la main levée, puis brusquement abat cette main avec force contre le bois, tambourine à coups redoublés, alors qu'une voix suppliante et apeurée rompt le silence :

« Au secours ! Au secours !... Ouvrez ! C'est moi, Mathias !... Il veut me tuer !... »

Mais personne ne répond. Aucun remue-ménage ne témoigne que le message insolite a été perçu.

L'individu, en titubant, traverse la rue, et la même scène se renouvelle devant une autre porte... Fracas et cris suppliants...

Mais rien ! Pas une lumière ! Pas un volet qui ne claque ! Personne pour s'enquérir ou pour pester... Tel un pénitent accomplissant son chemin de croix, l'homme continue son hallucinant ballet, de porte en porte, le ponctuant de gémissements de souffrance, de hurlements de peur, d'appels à l'aide.

Hélas, rien... La rue fait la sourde oreille. Pas un signe de vie. Pas la moindre miette de pitié pour ce Mathias affolé qui, prêt à défaillir, s'agrippe maintenant à la grille austère de la dernière maison, la plus cossue, le doigt pressé sur la sonnette, tandis qu'un « A l'aide ! »... jaillit avec encore plus de force des profondeurs de sa poitrine, avant de s'éteindre dans un gargouillis indistinct...

Rien... Nul écho... Aucune réaction humaine.

L'homme, trempé jusqu'aux os, effondré sur le trottoir, pleure à gros sanglots entre lesquels une phrase revient sans cesse : « Si on avait seulement répondu !... Mais pas un ! Pas un seul !... ».

Le silence s'installe alors. Même la pluie a cessé. La nuit pudiquement s'est épaissie comme si elle tenait à tirer des doubles-rideaux sur cette tragédie cauchemardesque qui, un instant, a pu troubler des sommeils honnêtes.

Braves gens, dormez en paix ! C'est fini !... C'est fini ou... cela commence-t-il ?

« Mathias !... C'est Mathias !... Mort !... Pendu !... ».

En ce dimanche matin encore tout ensommeillé, la rumeur s'amplifie, tel un flot tumultueux. Hommes à peine vêtus, femmes en peignoirs et pantoufles, se précipitent vers un point précis, s'interpelant... Puis, comme brusquement transformés en statues de pierre, ils se figent, silencieux et atterrés, devant l'horrible spectacle : à une barre de fer qui sort, on ne sait plus trop pourquoi, de l'un des murs du vieil entrepôt, Mathias est pendu...

Le vent ballotte à droite et à gauche sa grande carcasse enveloppée dans la redingote noire qu'il ne quittait jamais, été comme hiver, et dont les grandes poches camouflaient à peine les bouteilles de rouge qu'il ingurgitait en quantité impressionnante. Le bonnet enfoncé ne cache pas les yeux clos ; la bouche ne montre point de rictus de souffrance. Les gros godillots noirs dont il menaçait les enfants qui se moquaient de lui, les jours de fort tangage, la besace à l'épaule, le foulard autour du cou..., tout est là, fidèle à la figure familière de Mathias, le clochard de la petite ville de Villefranche-sur-Charente, à qui l'on payait souvent un verre ou à qui l'on ouvrait le garage, les soirs d'hiver, avec en prime le bol de soupe chaude.

Mais ce n'est pas Mathias lui-même que la foule fixe... Le regard ne peut se détacher de la pancarte qui entoure le cou de Mathias et où se lit en gros caractères peints en noir :

« VILLE DE LÂCHES » !...

Pourquoi ces mots ? Pourquoi cette mort ?...

Des chuchotements de ci de là...

« ... Il a appelé à l'aide dans la nuit... On aurait dû sortir... »

Trop tard ! Les regrets sont inutiles. L'engrenage est enclenché.

Difficilement les gendarmes écartent les badauds... L'arrivée simultanée de deux voitures dont les pneus crissent fort sur les graviers bleus, détourne l'attention générale du corps de Mathias. De l'ambulance du SAMU, sautent, plus qu'ils ne descendent, deux infirmiers en blouse blanche, et de la R25 gris métallisé, un homme en costume de ville, visiblement pas rasé de près, et aux yeux rougis par la fatigue mal dissimulée par de grosses lunettes à monture dorée.

« C'est le médecin légiste !...

Un murmure parcourt la foule impressionnée ; ce terme toujours associé à autopsie, morgue, meurtre, enquête, fait frissonner la gente populaire.

Le médecin serre la main des gendarmes et s'exclame :

« Quelle nuit, mes aïeux !... Deux accidents coup sur coup avec bien sûr, à l'origine, l'alcool, un samedi soir !... Ce sont vos collègues de Marennes qui ont été sur la sellette... Me suis pas encore couché !... Et celui-là ?... Marre de vivre ! »... Puis d'un geste ample vers les curieux : ... Se croient au spectacle, nom de Dieu !

Les gendarmes obtempèrent et la foule, comme une vague, reflue, non sans maugréer. Le légiste grimpe sur l'échelle contre le mur, qu'un habitant a prêtée à la demande d'un gendarme.

- Mort ! Archi-mort !... soupire-t-il en redescendant...
Avez-vous terminé vos premières constatations, Chef ?

- Oui, Docteur Bayeux, des photos ! Nous attendions votre autorisation de le descendre pour récupérer cordes, empreintes et indices éventuels.

- Alors, vous pouvez enlever le corps, Messieurs ! »

La foule amorce une avancée alors qu'un des ambulanciers prend la place du docteur sur l'échelle. Il s'arc-boute et d'un coup sec tranche la corde.

Un oh ! Sourd et collectif accompagne la chute du pauvre Mathias qui s'effondre, tel un pantin désarticulé, sur le deuxième homme qui lui enserrait les jambes. Un des gendarmes se précipite à la rescousse. Le corps sans vie est allongé sur une civière ; les enquêteurs s'activent autour du crochet en fer et du morceau de corde resté en place. Le docteur Bayeux se penche de nouveau sur le mort puis se relève en soupirant :

« C'est pas un suicide. D'ailleurs comment aurait-il accédé seul à cette barre, sans un support ?... Chef, je vous envoie mon rapport dès que possible. Au revoir, Messieurs ! Bon courage ! »

De plus en plus voûté, le légiste regagne sa voiture et démarre, bientôt suivi par l'estafette qui emmène le cadavre vers la morgue, sans bruit... Il est inutile de se presser. Une simple couverture marron dissimule ce qui fut un être humain, avec ses joies et ses peines, dont une main sans nul doute criminelle s'est arrogé le droit d'ôter la vie.

Les gendarmes s'affairent encore. La foule, scindée en groupes, commence à s'effiloche, tout en commentant l'évènement, chacun avide de colporter la nouvelle à ceux qui l'ignorent encore : Mathias, le clochard, est mort, vraisemblablement assassiné !

Pierre Rouyer se réveille en sursaut. Il est huit heures et demie. Inhabituel pour lui cet horaire tardif, même pour un dimanche. Il est vrai qu'il s'est couché au petit matin..., couché, non, plutôt jeté sur son lit sans même enlever ses vêtements trempés, soulé de fatigue, de dégoût et d'horreur. La nuit a été dure, encore plus dure que ces nuits de survie dans le djebel, là-bas où l'odeur de la mort régnait partout. Lentement il referme les yeux mais, sous les paupières closes, des images se bousculent, se confondent ; il ne sait pas très bien où il en est...

Il soupire et tente de se lever, mais une douleur fulgurante lui vrille la cuisse : « saloperie de blessure ! Elle remet ça ! Y avait longtemps !... Pas étonnant avec ce satané temps et cette foutue nuit ! ».

Avec précaution il s'extirpe de la couche dans laquelle il a pu s'enfouir et tout oublier pendant quelques heures.

Une allumette craque ; aussitôt une brève lueur de joie enflamme le réchaud à gaz où trône la cafetière, puis elle achève sa course dans l'âtre, transformant la brassée de bois sec en mille éclats rieurs. D'habitude, la seule vue du feu pétillant suffit à Pierre Rouyer pour retrouver la sérénité. Il se fond en lui, et se perd dans les méandres de son cerveau engourdi par la bienfaisante chaleur. Mais aujourd'hui, la paix le boude...

Les flammes ont dévoré sans enthousiasme les brindilles et se tortillent pour lécher les bûches qui, au lieu de se gonfler sous la caresse, ont pris un aspect de suppliciées. Est-ce l'effet de son imagination ? Il semble à Pierre que les flammes ne dansent pas la joyeuse sarabande insouciant. Elles sont besogneuses ; elles s'appliquent à dessiner dans leurs volutes compliquées, des formes... des visages... oui, un visage, celui de Mathias, le clochard... d'abord, hilare devant l'aubaine d'une tournée non-stop, puis épanoui dans une jouissance incommensurable après les litres de vin ingurgités, enfin abêti, boursouflé, avili par ce nectar chéri dont il serrait contre son cœur, comme un trésor, la dernière bouteille encore à moitié pleine...

Le bruit sec des vertèbres cervicales qui se brisent s'était confondu avec l'ultime ronflement... Mais Pierre Rouyer les perçoit encore tous les deux. Il aurait préféré voir Mathias se débattre, hurler... Il aurait retrouvé alors ses sensations de bête-soldat quand, là-bas, sur les sentiers rocailleux, il rampait silencieusement vers une cible humaine que la guerre avait baptisée « sentinelle ennemie », et qui devait être éliminée, sans bruit, pour permettre aux copains de déblayer, sans riposte et avec succès, le trou infesté de sales rats, combattants au service d'un autre idéal... Un coup sec... enseigné avec délectation par un sergent sadique... et une vie s'interrompait...

Mathias avait subi ce même sort, mais au nom de quelle guerre ?... Les souvenirs qui sourdent de la mémoire tourmentée deviennent alors insupportables. Rouyer se lève brusquement, saisit son anorak et sort.

Le ciel déverse des trombes d'eau...

II

En stoppant la voiture devant la gendarmerie, le Commissaire Bonneval est de très méchante humeur. La pluie l'a accompagné pendant tout le voyage et le ballet incessant des essuie-glaces a renforcé son énervement. Il avait failli se tromper de route en voulant prendre un tournant plus tôt que prévu, et quand, à la dernière seconde, il avait modifié sa trajectoire, il s'était fait copieusement klaxonner par le conducteur de la voiture qui le suivait et, imaginant les noms d'oiseaux que ce dernier avait dû lui asséner, il s'était défoulé en injuriant à son tour cet ennemi potentiel bien qu'invisible.

Ceci n'avait été d'ailleurs qu'un piètre palliatif. Depuis ce matin en effet, tout semblait vouloir le contrarier. Avec cette fichue humidité, la voiture n'avait démarré qu'après plusieurs essais infructueux ; en outre, l'inspecteur de l'antenne du SRPJ de la Rochelle qu'il devait récupérer s'était excusé : 39° de fièvre le clouaient au lit avec un rhume carabiné ; enfin, le peu de chose qu'il savait de l'enquête qui l'attendait ne lui avait insufflé aucune palpitation, prémices d'une chasse prometteuse. Bref, le cafard, à l'image du temps sale qui l'encerclait.

Le commissaire se secoue, respire un bon coup et prend son élan pour foncer à travers le rideau humide et glacé...

« Commissaire Bonneval, du SRPJ d'Angers, chargé de l'enquête sur le meurtre d'un dénommé Mathias Bourrel.

- Bonjour, commissaire. Chef Bouillard de la Brigade de Villefranche. Asseyez-vous, commissaire. Sale temps ! Voulez-vous du café ?

- Ah oui. Je veux bien. Je crois qu'il est de première urgence ; je suis gelé.

- Voilà, commissaire. Je ne vous accompagne pas car, pour l'instant, j'ai dépassé mon quota. Nous avons peu dormi avec cette satanée affaire. Avez-vous pris connaissance du procès-verbal adressé à madame le Procureur ?

- Je peux ?... Le commissaire désigne la cafetière... Je crois que j'en ai encore besoin...

Bouillard opine, Bonneval répond :

- En gros,... le meurtre d'un clochard déguisé en suicide. Aucun mobile apparent. C'est la conclusion de vos premières investigations ?

- Hélas oui !... Ce pauvre Mathias était un clochard bien tranquille qui ne gênait personne et pourtant... d'après les témoignages, il semble que, dans la nuit de sa mort, il ait été en proie à une terreur folle et qu'il ait réclamé de l'aide à cor et à cri.

- De l'aide ? A qui ? Et comment ? J'avoue ne pas m'être plongé dans les détails. Je n'ai été avisé qu'hier matin que Mme le Procureur désignait le SRPJ comme enquêteur.

- Ah, c'est le côté le plus insolite de l'affaire... Eh bien il a frappé à toutes les portes de la rue principale, en suppliant qu'on lui ouvre et en hurlant que quelqu'un s'apprêtait à le tuer.

- Et personne ne s'est manifesté ! Même pas un coup de fil chez vous ?... Courageux vos concitoyens !

Un silence... Le Chef Bouillard a baissé les yeux, gêné comme s'il supportait mal le poids de cette indifférence.

- C'est dur à admettre, commissaire ; et beaucoup de ceux qui l'ont entendu s'en veulent, mais les mêmes excuses reviennent : le froid, la fatigue, et surtout l'idée d'une mauvaise plaisanterie. Que voulez-vous, les gens ont hésité... C'est peut-être facile de juger après.

- Oui, et puis... c'était aussi un clochard, un marginal pour eux..., soupire le commissaire. Au fait avez-vous cherché autour de cette confrérie ? Quelquefois, pour un litron... voire un mégot !...

- C'est une petite ville, commissaire, nous n'y amassons pas une telle faune ! Celle-ci, en général, grouille dans les quartiers riches qui engendrent la misère. Il est vrai que notre collection comportait deux spécimens : Mathias, résidant à demeure, et Ludo, qui, l'été, fait la saison, si l'on peut dire, sur une des plages renommées de la région.

- Et ce Ludo, vous l'avez interrogé ?

- Non nous l'avons récupéré dès le matin de la découverte de Mathias. Il était complètement saoul dans son abri de fortune situé sous une arche du pont, qu'il a confectionné avec des tôles de récupération. Depuis, nous l'avons laissé cuver son vin car, de toute manière, il eût été impossible d'en tirer quelque chose. Il est à votre disposition, si vous voulez l'interroger.

- Ma foi, si ce n'est qu'une histoire de beuverie entre ivrognes, je me demande bien pourquoi on a éprouvé le besoin de désigner le SRPJ !

Un autre silence... puis le gendarme scrute Bonneval et, d'une voix ferme, lance :

- C'est peut-être dû à mon procès-verbal. J'ai fortement mis l'accent sur les deux côtés insolites dont l'un est cette façon de la part de Mathias de solliciter l'aide des gens... alors qu'il aurait pu se présenter à la gendarmerie... qui est très proche de la rue principale.

- Certes, mais s'il était sous l'emprise de l'alcool, on peut supposer que réfléchir lui était impossible ; en outre la peur a dû ajouter un poids supplémentaire à son inconscience.

- Soit ! Et mon deuxième souci, c'est la pancarte attachée à son cou.

- Ah, oui ! J'ai lu ce détail sur le rapport. L'inscription est « Ville de lâches ! », n'est-ce pas ?

- Oui, et ce qu'il y a d'étrange, outre le texte incompréhensible, c'est le tracé ferme des lettres peintes, sûrement pas l'œuvre d'une main rendue tremblante par l'alcool. C'est comme si elle avait été préparée à l'avance.

- A l'avance... donc, synonyme de préméditation – précise le commissaire.

- Possible ! Cela m'a paru inquiétant... pour la ville, oui... une sorte de menace ! Mme le Procureur a dû également envisager une telle hypothèse, et dans cette éventualité, elle a choisi une instance plus neutre que la gendarmerie locale, pour mener l'enquête.

- Vous avez raison ; d'autant plus que, si j'en crois le rapport du légiste, il a été pendu après avoir été tué par rupture des vertèbres cervicales, et même il aurait été transporté mort au lieu du supplice.

- Oui surenchérit Bouillard. L'endroit est symbolique. Les quais, c'est l'origine même de la naissance de la ville, même si l'activité portuaire est aujourd'hui en déclin.

- Troublant, très troublant – s'exclame le commissaire, qui sent naître en lui un certain intérêt. Dites, Chef, je vais avoir besoin de vos connaissances locales, de votre compétence et de celle de vos hommes pour me mettre au parfum.

- Aucun problème !... – Bouillard sourit. – Nos buts sont les mêmes

- Alors, allons voir ce que ce Ludo a dans le ventre... En ce moment, il doit avoir fini de digérer son vin !... Peut-être de son cerveau jaillira-t-il quelque renseignement précieux. »

Un ordre bref et quelques minutes plus tard, le dénommé Ludo apparaît à la porte du bureau. La démarche est encore hésitante sur les jambes flageolantes, mais l'homme essaie de se redresser, afin de retrouver, devant ceux qui le dévisagent, un peu de cette dignité que tout être reçoit en héritage, mais qu'il a perdue, lui, un jour... pourquoi ? A cause de qui ? Lui seul le sait.

La voix empâtée a du mal à s'entendre :

« Pourquoi que je suis ici ? J'ai rien branlé d'mal !

Les yeux sans éclat plutôt larmoyants, qui clignent sans cesse, agressés par la forte luminosité de la pièce, dure à supporter après une telle cuite et l'obscurité de la geôle, ont une vague lueur d'inquiétude. Après tout, boire c'est oublier... Mais dans ce cas là... c'est aussi ne plus être maître de ses actes et alors, dieu sait quelle connerie on peut commettre...

- Dites-moi, Chef, qu'est-ce qu'on m'veut ?

La voix se veut plus ferme mais le béret trituré entre les doigts jaunis témoigne des interrogations qui roulent dans la tête.

- Ne t'inquiète pas, Ludo ! Le commissaire Bonneval veut te poser quelques questions.

- Un commissaire ! Des questions ! A moi ? Je sais rien ? J'ai rien fait ! Je veux partir ! C'est pas pour quelques malheureuses bouteilles !...

- Cela n'a rien à voir avec la bouteille ; rassure toi, Ludo.

Le ton de Bonneval est enjoué, presque paternel.

- Ce ne sera pas long, Assieds-toi. Une cigarette ?...

Le regard est encore méfiant mais la main tremblante se tend avidement et, déjà, les lèvres s'arrondissent d'aise à l'idée de la première bouffée.

- Avec un coup de gnole, ce serait Byzance !

- N'exagère pas, Ludo – intervient Bouillard.

- Mille excuses, Chef ! D'habitude, c'est mon petit déjeuner.

La fumée est avalée avec délectation.

- Alors, quoi que vous voulez savoir ?

Ludo a retrouvé la gouaillerie et semble s'amuser.

- Connais-tu Mathias Bourrel ? – attaque Bonneval.

- Je connais un Mathias, mais sais pas si Bourrel va avec. Mathias est mon pote à moi. On est de la cloche, tous les deux, et quand on est en fond, on se paie de ces ventrées !

Un sourire béat étire le visage prématurément ridé.

- Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

- Y a deux jours. On s'est drôlement engueulés...

Bonneval jette un coup d'œil à Bouillard et reprend :

- Vous vous êtes disputés. Pourquoi ?

- J'sais plus !

- C'est important Ludo ; il faut faire un effort.

- Vous êtes bon, vous ! A jeun, sans un verre !... Vous connaissez un moteur qui carbure à vide ?

- Je répète Ludo, c'est important que tu t'en souviennes.

La voix du commissaire est devenue dure et martèle les mots pour qu'ils s'enfoncent et atteignent les quelques neurones non encore sclérosés par l'alcool.

Ludo se fige, en oublie même de fumer et, mal à l'aise, se tortille sur sa chaise.

- Qu'est-ce que vous lui voulez à Mathias ? C'est un type bien ; d'habitude, il partage tout avec moi ? Qu'est-ce qu'il a ?

- Les questions, c'est moi qui les pose... Alors d'habitude, il te donne la moitié de ce qu'il a récolté, et ce soir-là, il n'a pas voulu... Vous vous êtes battus et cela a mal fini ; tu l'as tué ?

A cet instant le silence est total... Ludo fixe Bonneval qui a l'impression de suivre l'impact de ses paroles se frayant un passage dans le cerveau embrumé. Puis c'est l'explosion ; Ludo saute comme s'il avait reçu une décharge électrique.

- Tué Mathias ? Moi ? Ça va pas ?... Dites, Chef, c'est pas vrai ce qu'il dit... Il est pas mort, Mathias !

- C'est exact Ludo – intervient Bouillard – on l'a retrouvé pendu, près du vieil entrepôt, hier matin.

- Mais c'est pas moi... Pourquoi que je l'aurais tué d'abord ?

- Parce qu'il a refusé de partager quelque chose avec toi ; tu viens de nous l'expliquer – reprend Bonneval.

- Mais c'est pas vrai !

- Tu viens juste de nous avouer t'être engueulé avec lui. Une dispute qui tourne mal sous l'emprise de l'alcool, c'est classique.

- Mais c'est faux ! Je l'ai insulté, traité de tous les noms et je suis parti... D'ailleurs, il en riait de ma colère, cet enfoiré ! Il se foutait de moi !

- Et pourquoi cette dispute ? La mémoire t'est revenue ?

- Avec la frousse que vous me collez, c'est une chance. Mathias avait trouvé un filon... un type qui l'avait à la

bonne, et qui lui refilait une bouteille presque tous les jours, et hier ou... avant-hier, je m'embrouille, il devait lui en refiler un stock.

- Pourquoi ? Quel service Mathias devait-il lui rendre ?

- J'en sais foutre rien ! Il a rien voulu me dire, le salaud, de peur que je le devance. C'est dégueulasse !

L'idée de la beuverie manquée avait effacé la mort de Mathias.

- Dites, Chef, vous croyez que je pourrai récupérer l'abri et les affaires de Mathias ? Faut pas que ça se perde !

Ecœuré, le commissaire Bonneval fait signe à Bouillard de le suivre et sort.

- Ce n'est pas la première fois que je côtoie ces pauvres bougres, mais je me pose toujours la même question ; comment un homme peut-il tomber si bas ? Faites prendre sa déposition, Chef, et vérifiez point par point son emploi du temps, bien que cette sorte de mort éthylique qui le rend absent au bon moment soit un alibi difficilement contrôlable. Mais je doute fort de sa culpabilité. Vous aviez raison, ce n'est pas de ce côté-là qu'il faut chercher. Qui a pu donc proposer cette invitation à Mathias ?

- Evidemment, le trouver ce serait à coup sûr démasquer le coupable. Au fait, commissaire, j'ai un rendez-vous pour vous chez... chez monsieur le Maire... Il tenait absolument à vous voir et il m'était difficile de refuser.

- Ah bien. »

III

« Entrez, entrez, Monsieur le commissaire. Prenez place. Je suis à vous tout de suite. Quelques papiers à signer ».

Le commissaire Bonneval s'assoit dans l'un des deux fauteuils en cuir disposés face au bureau de monsieur Durmont, PDG des abattoirs du même nom, maire du bourg tranquille qui, depuis deux jours, se trouve plongé dans un drame encore inexpliqué, mais qui semble encore plus inexplicable.

Le stylo tenu d'une main ferme crisse sur les feuilles présentées. La secrétaire, déférente et silencieuse, est une jeune femme effacée, habillée strictement. Elle passe quasiment inaperçue, fondue dans le décor monacal de la pièce. Par contre, le visage froid et anguleux de monsieur Durmont attire le regard comme un aimant.

« Merci ! Merci, Thérèse... Alors commissaire des nouvelles ? Je m'excuse d'avoir sollicité votre venue mais j'ai si peu de temps libre. Pourquoi, diable, le Procureur a-t-il jugé bon de déférer un commissaire pour le suicide d'un clochard ? La gendarmerie ne suffisait-elle pas ? J'en suis surpris.

- Ce n'est pas un suicide, Monsieur, c'est un meurtre.

- Pardon ? Un meurtre ?... Mathias a été pendu par quelqu'un ?... Une sombre histoire de beuverie, sans doute ! Écœurant !...

- L'autopsie a révélé un détail troublant. Le clochard a été tué avant d'être pendu, alors qu'il était dans un état éthylique proche du coma.

- Troublant ? En quoi ? Un accident maquillé en suicide.

- Je ne pense pas... Le coup mortel, la rupture des vertèbres cervicales, est le fait d'un spécialiste qui doit être en pleine possession de ses moyens pour le réussir, et non d'une personne aux gestes amoindris par ingestion d'alcool.

- Vous me sidérez !

- Il y a autre chose de troublant... Cette fameuse nuit, Mathias a supplié pour être aidé, frappant aux portes et hurlant de terreur... En vain. Personne n'a daigné s'enquérir de ce qu'il avait. Vous-même, habitant cette rue, avez-vous entendu Mathias ?

- Non, rien. Il faut dire que quand, exceptionnellement, je n'ai pas de réunion – et c'était le cas –, je me couche tôt pour récupérer.

- Les témoignages sont formels. Mathias disait qu'il allait être tué... Pourquoi, c'est à nous de le découvrir. Quoi qu'il en soit, la pancarte passée autour de son cou pose problème.

- Un problème ? Les sourcils se haussent ; le visage devient encore plus hautain...

- Balivernes ! Non-sens !... Je persiste à croire à une mauvaise plaisanterie d'ivrognes qui s'est mal terminée.

Le ton âpre et sarcastique se moque du commissaire Bonneval qui en est surpris... Puis ce dédain l'énerve...

- Drôle de plaisanterie ! Il ne devait y en avoir qu'un à rire, le tueur !... Et il était probablement bien en peine de trouver un support pour son pamphlet... au point de briser le cou d'un homme, histoire de s'en fabriquer un !

- Soit ! Je conviens que la situation est insolite, mais ces mots, pour ma ville, sont sans fondement. Cela ne mérite pas de fouetter un chat et surtout de déranger le SRPJ.

- Mais Monsieur, même si le mort est un clochard sans famille, il a les droits de n'importe quel citoyen. Un meurtre est un meurtre. Dans notre société, nul ne s'arrogé encore le privilège de supprimer un être vivant qui le gêne. Je ne partage absolument pas votre opinion et votre optimisme. Ces mots me font entrevoir un danger.

- Ah oui !... La fameuse conviction intime ou intuition policière ! Faites votre métier, commissaire. Votre temps vous appartient.

Monsieur Durmont se lève ; une longue silhouette sèche dans le prolongement du visage. Il est encore plus glacial debout qu'assis. Il tend la main au commissaire et se rassoit en saisissant un document... L'entretien est terminé.

Bonneval, pratiquement congédié, a l'impression de battre en retraite. Alors qu'il ouvre la porte, la voix retentit martelant sans nuance des mots :

- Diligence et discrétion, commissaire ; les élections pour la députation sont dans trois mois ; cette affaire doit être effacée des mémoires bien avant ! »

C'est un commissaire furibond qui s'engouffre dans la voiture de la gendarmerie.

« Quel con, ce mec ! Pour qui se prend-il ? Je comprends mieux maintenant, Chef, ce que j'ai cru être une boutade, quand vous m'avez gratifié d'un : « Je vous emmène à Sa Majesté Durmont »... Vous auriez pu tout de même me prévenir !

- C'est que je ne voulais surtout pas influencer votre jugement par un a priori. Cette personnalité, on la cerne de visu. Pas commode le père Durmont !... Quarante ans de règne sur cette commune ! C'est son bien, et la plupart des habitants avec.

- Eh oui, commissaire, l'argent est le nerf de la guerre. Monsieur Durmont emploie dans ses abattoirs, dans ses usines de conserves pour animaux, pratiquement toute la population active de cette ville et des communes environnantes. Un projet pour une usine de viande surgelée, subventionné par la CEE est d'ailleurs en bonne voie d'aboutir. Comprenez-vous maintenant sa puissance ? Et il aurait pu aller plus loin que la charge de maire, mais le démon de la politique n'est pas son fort ; c'est le frère qui l'a, le député Durmont. La personnalité est moins forte mais plus humaine, donc plus vulnérable... Oui l'inflexibilité de l'aîné et le coup de pouce argenté des deniers familiaux tiennent bon la barre.

- Diable, un seigneur et une cour asservie, en plein XXème siècle !...

- « Ville de lâches ! »... pas anodin ce placard !... Je le pressens comme le prélude d'une drôle de partie d'échecs... Du boulot sur la planche, chef. Oui, du boulot en perspective !... Nous devons mériter notre salaire, comme le penserait le Maître des lieux. Mais pour aujourd'hui, cela suffit. Et puis j'en ai ras le bol de cette pluie... Au fait, y-a-t-il une possibilité de dormir ici ?

- Bien sûr, commissaire. Je l'avais prévu à tout hasard. Au lieu de l'hôtel, je vous ai réservé une chambre chez madame COULON, une veuve qui vit avec son frère, vieux garçon, et qui loue deux ou trois chambres d'hôtes. C'est très bien, vous verrez, vous serez comme un coq en pâte,

aussi longtemps que, pour les besoins de l'enquête, vous serez obligé de rester ici.

- Excellente idée. Ce sera moins triste que l'hôtel. Où se trouve cette charmante personne ?

- A deux pas. Je vous y emmène ; j'ai la clef ; mais, pour ce soir, il y a un hic. Son frère et elle ont été obligés de s'absenter et rentreront tard dans la nuit. Madame Coulon est désolée de ne pas vous servir de repas. Elle avait même proposé de préparer quelques sandwiches.

- Il y a bien un endroit pour se restaurer dans votre bonne ville ? L'important est que je me décontracte un peu. Je me débrouillerai.

- En fait, commissaire, si j'ai refusé les sandwiches – avec un temps pareil, c'est pas heureux pour le moral – c'est que j'ai pensé que vous pourriez peut-être partager notre dîner en toute simplicité. Madame Bouillard en est déjà ravie. Elle adore avoir de la compagnie. Je viendrai vous prendre vers sept heures. Mon service sera terminé.

- Eh bien, je vous remercie. Un tel accueil est vraiment réconfortant. A tout à l'heure ! »

« On oublie certainement que derrière la façade d'une gendarmerie, vivent des foyers avec leur identité propre, leurs joies et leurs soucis »... Telle est la réflexion que se fait intérieurement le commissaire Bonneval qui, assis dans un fauteuil du salon, sirote une eau de vie de prune fabriquée maison par le père du gendarme, en suivant les faits et gestes de madame Bouillard qui débarrasse la table du dîner.

Petite, bien proportionnée, aussi brune que son grand mari est blond, madame Bouillard l'avait accueilli comme

quelqu'un de la famille qu'elle retrouvait avec plaisir. Sa simplicité, ses propos chaleureux, sa gentillesse avaient mis instantanément le commissaire à l'aise. Comme il le lui faisait remarquer en la remerciant, elle avait soupiré, perdant l'espace d'un instant son sourire :

« Vous savez, je suis de là-bas... Cet accueil est chose normale. Tout hôte est pour moi un ami. Aucune hypocrisie. Pas de chichis... Oui... Ici, il faut toujours composer. Un service n'est jamais gratuit... Vivre ainsi en communauté est très difficile, et quand Jean m'amène quelqu'un, c'est la fête. Les enfants sont comme moi, et j'ai toutes les peines du monde à les envoyer au lit. Ils voulaient voir le commissaire...

Et madame Bouillard avait retrouvé sa verve pour parler de ses deux garçons...

- Et vous, commissaire, avez-vous des enfants ?

Brutalement arraché à ses pensées, le commissaire tarde à répondre.

- Excusez ma femme, commissaire. C'est une curieuse incorrigible.

- La question est de mise, mais je crois bien que je rêvais... Non, Madame, malheureusement, je n'ai pas cette joie, et c'est tant mieux, car je suis divorcé, et je crois que ce n'est pas une bonne chose pour des gosses d'être déchirés entre deux foyers.

- C'est sûr. La vie est tellement dure pour les jeunes. Alors si en plus, ils ne sont pas soutenus par une famille unie... Dieu nous en préserve ! Jean me raconte parfois de ces histoires ! J'en suis malade... Au fait que pensez-vous de la mort de ce clochard ?... Toute la ville en parle. Ce serait l'œuvre d'un fou qui n'aime pas les vagabonds ?...

- Ah non ! On ne parle pas boulot... surtout les potins. Le commissaire est là pour se détendre, et moi aussi... Si

cela vous dit, commissaire, il y a un match sur Canal Plus, Paris St Germain–bordeaux.

- Ah, très volontiers, j'adore le foot. Je tiens à remercier cependant madame Bouillard qui nous a donné une hypothèse de travail pour demain.

- Moquez-vous, messieurs, de la vox populi... Enfin puisque vous êtes deux contre moi pour ce satané foot, il ne me reste plus qu'à me retirer en vous souhaitant le bonsoir, commissaire ; au plaisir de vous revoir !

- Je ne voudrais pas être opportuniste.

- Nenni, commissaire ! Mon mari est ravi d'avoir un partenaire pour discuter football. Et surtout n'avez aucun regret, moi je vais terminer la soirée avec un excellent roman policier. L'assassin est sur le point d'être démasqué et je ne suis pas sûre de l'avoir trouvé... »

Un éclat de rire, un baiser à son mari et madame Bouillard se retire, laissant les deux hommes attaquer leur discussion sportive.

Dans la chambre qu'il a regagnée, le commissaire Bonneval revit cette agréable soirée avec toujours un arrière-goût de cendres. Il n'arrive toujours pas à comprendre ce qui n'a pas marché avec Nathalie...

Le lit est douillet. La chaleur est douce sous la couette. Tout est propre. Le papier peint avec ses petites fleurs roses est désuet mais les meubles sentent bon la cire.

Le commissaire apprécie cette chambre qui a un caractère familial.

« Fichu métier ! » Toujours par monts et par vaux... Tiens, si j'avais une femme et des mômes, je ne serais pas aussi libre... On se console comme on peut ».

Des coups redoublés à la porte le réveillent en sursaut.
Il est à peine sept heures.

« Commissaire !... Commissaire !... C'est moi,
gendarme Vidal. Le chef m'envoie vous chercher. Il y a du
nouveau.
